

des langues et qui menaçait d'engloutir les uns et les autres dans une catastrophe générale. Les prix s'abaissent. Le sou est difficile à acquérir. Il faut le gagner à la sueur de son front, l'épargner, le prêter ou le donner. Le capital, logé dans ses banques à colonnades ou ses édifices en pyramides, doit, s'il veut ne pas s'effondrer, combler l'abîme qu'il a mis entre lui et le travail et, lui aussi, gagner ses millions. Le travail doit aussi réapprendre à servir, afin qu'il y ait de vrais serveurs dans les fermes et de véritables servantes dans les chaumières. Il s'introduira ainsi de l'ordre dans ce chaos où une richesse montruseuse et frauduleuse irrite les entrailles d'une pauvreté harassée et aigrie. Ce que tant d'êtres humains ont le droit aujourd'hui de considérer à un certain degré comme une injustice de la vie sociale se métamorphosera en un peu de cette charité qui a été trop longtemps oubliée. Il y aura de l'équilibre. On ne parlera plus de chômage de vingt millions d'hommes dans le monde civilisé. Et les gouvernements pourront alors paisiblement s'occuper de leur fonction et ils auront moins de mal à équilibrer leurs budgets.

Je termine, monsieur l'Orateur. Tous savent que, près de l'embouchure du Saguenay, ce fleuve géant qui, à Tadoussac, se précipite à la rencontre de cette majesté qui s'appelle le Saint-Laurent, se trouvent deux rocs jumeaux, deux rocs formidables dont les assises semblent reposer au centre même de la terre et dont les cimes altières paraissent se perdre dans les cieux. Ces deux caps, le cap Trinité et le cap Eternité, ont l'allure de deux sentinelles de l'Infini montant une éternelle garde aux portes de notre pays, que le soleil les crible de ses rayons ou que les bourrasques s'acharnent à les arracher de leurs bases. Pour tous les voyageurs que le hasard, le travail ou le plaisir amène dans cette région, c'est un spectacle inoubliable et tous s'accordent à s'écrier que c'est là une des plus merveilleuses beautés que la nature a semées dans notre pays avec une si féérique prodigalité. J'y vois une allégorie. Dans la tourmente que nous traversons, nous devons, pour fortifier notre confiance, assurer notre prospérité et sauvegarder notre avenir, nous appuyer sur les exemples de nos aïeux et, en particulier, sur ceux des deux plus grands créateurs et administrateurs que notre pays ait eus : chez nous, Canadiens français, Jean Talon, et chez vous, Canadiens anglais, sir John A. Macdonald.

En second lieu, nous devons avoir confiance en nous-mêmes et nous dire que nous sommes capables de nous assurer une existence large et heureuse, pourvu que nous ayons, comme nos aïeux l'ont eue, une indomptable énergie, car notre sol tressaille encore des moissons

futures qu'il renferme, comme il est prêt à nous livrer les trésors de ses mines nombreuses et diverses et à nous céder les dépouilles de ses fastueuses forêts. Mais nous devons de plus et surtout conserver le respect inaltérable de nos lois et de nos institutions, ne pas nous laisser entraîner aux égarements des prédicateurs démagogiques et nous garantir des souffles pestilentiels du communisme et du soviétisme. Imitation de nos aïeux, énergie dans l'exploitation de nos richesses nationales, respect de nos lois et de nos institutions, c'est là notre cap Trinité. Il dit : J'espère !

Mais comme nous sommes des êtres humains, c'est-à-dire des êtres faibles, aux moyens limités, et qu'un rien abat ; comme nous sommes des poussières dans l'espace et dans le temps, nous reposerons notre confiance en Dieu qui, dans l'éternité de sa puissance et de sa fécondité infinies, saura mettre un terme aux misères présentes dont nous souffrons. Le cap Eternité nous dit : Je crois.

M. GEORGE SPOTTON (Huron-Nord) : C'est la première fois, monsieur l'Orateur, que j'ai le plaisir de prendre la parole dans cette Chambre durant cette législature, sous votre présidence, et je désire vous féliciter sur votre élévation au poste que vous occupez. Je désire aussi vous féliciter de votre impartialité durant les débats de cette Chambre. Je crois que l'on devrait également vous féliciter, monsieur l'Orateur, du zèle que vous dépensez dans votre effort vers l'étude de la magnifique langue de nos compatriotes. Je dirai en ce moment à mes amis les Canadiens français que je suis heureux d'avoir vécu assez longtemps pour entendre parler la belle langue française de notre côté de la Chambre. Il était plus ou moins ennuyeux autrefois d'avoir à écouter ce que disaient les membres du Gouvernement sans comprendre un mot et sans savoir s'ils avaient raison ou tort ; mais aujourd'hui nous sommes fiers de compter une vaillante phalange d'hommes de talent de la province de Québec, qui défendront les intérêts du parti conservateur dans cette province ; nous sommes aussi heureux de ne plus assister à des appels à la passion et aux préjugés.

Dans le court espace de temps qui m'est alloué, monsieur l'Orateur, je ferai, je suppose, comme tous les autres qui m'ont précédé ; je parlerai de tout sauf du budget. Ce dernier, je crois, convient à ma circonscription. Le principe des impôts veut, je suppose, qu'ils soient payés par ceux qui sont le plus en état de le faire, et l'augmentation de l'impôt sur le revenu, celui des corporations, la taxe sur les chaises confortables de nos voitures de chemins de fer, sur les télégrammes,

[M. Bourgeois.]